

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

UN PEU DE PHILOSOPHIE

à propos d'un livre ¹

SUR

L'Atomisme et l'Unité de substance.

Il y a *quelque chose* dans ce livre, et l'auteur est *quelqu'un*. Ce *quelque chose* — qui ne court pas les rues, — ce sont des idées, et ce *quelqu'un* — ce qui est plus rare encore, — c'est un caractère. De plus c'est une femme, et la seule peut-être en France, dont on puisse dire, preuves en mains, c'est une *femme de science*. Avant de parler du livre, disons un mot de l'auteur.

Madame Clémence Royer s'est fait connaître, il y a une vingtaine d'années, par sa traduction du grand ouvrage de Darwin, *l'Origine des espèces*, et surtout par la préface qu'elle avait écrite et placée en tête de l'ouvrage. On sait que, dans cette préface, la traductrice, plus hardie que le savant naturaliste Anglais, tirait les conclusions logiques du système et montrait que le transformisme évolutionniste ne s'arrête pas aux espèces animales, mais que les mêmes lois de sélection naturelle et de lutte pour l'existence, qui ont présidé au développement de la vie dans les règnes inférieurs, embrassent aussi les races humaines et que la descendance a dû se faire du singe à l'homme, comme elle s'est faite, par degrés insensibles, en allant des êtres les plus simples jusqu'aux singes anthropomorphes.

Il paraît que Darwin fut d'abord effrayé d'une divulgation qu'il regardait alors (1859) comme prématurée; mais rassuré sans doute par le succès de son livre et l'appui qu'il rencontra dans le monde savant, il ne tarda pas à en prendre son parti et se mit à écrire un

(1) LE BIEN ET LA LOI MORALE. Ethique et Téléologie par Madame Clémence Royer, 1 vol. in-18, prix 3.50, chez Guillaumin et C^{ie}, r. Richelieu, 14.

nouvel ouvrage où il complète la théorie transformiste en rattachant franchement l'homme social aux grands singes et par ceux-ci aux autres mammifères. Cet ouvrage, la *Descendance de l'homme*, publié en 1871, a été traduit en français. On peut le considérer comme le complément nécessaire du premier ouvrage de Darwin : *l'Origine des espèces*. Tout en faisant nos réserves sur la question de la création terrestre, qui n'est nullement résolue par le transformisme Darwinien, nous aimons à constater que Madame Clémence Royer a donné un bon exemple et une bonne leçon à Messieurs les savants en osant conclure, comme elle l'a fait, sans se préoccuper des convenances de l'auteur anglais. La vérité avant tout.

Après de nombreux travaux sur les sciences naturelles et sociologiques, M^{me} Clémence Royer nous donne aujourd'hui un traité de morale ou plutôt un livre de métaphysique sur les fondements de la morale. Ce mot « métaphysique » n'est pas, de nos jours, en odeur de sainteté. Il devra effaroucher bien des lecteurs dans le monde de la science et nous nous serions gardé de le prononcer, si l'auteur n'en avait pris l'initiative. Mais ici, comme dans sa préface du livre de Darwin, M^{me} Clémence Royer a montré qu'elle avait le courage de son opinion. « C'est l'éthique d'une métaphysique nouvelle que je présente au public, » dit-elle, dès les premières pages. Et peut-être peut-on reprocher à l'auteur de n'avoir que trop tenu parole et d'avoir un peu abusé de la métaphysique, en spéculant à perte de vue sur la *substance*, l'*absolu*, l'*infini* et l'*in-défini* et appliquant les formules de l'algèbre à la définition du *bien suprême*. M^{me} Royer nous dit bien que sa métaphysique « a la prétention d'être à l'ancienne ce que la chimie est à l'alchimie, et l'astronomie à l'astrologie, » mais on peut douter que cette prétention se trouve suffisamment justifiée par la contexture de son système, alors que son système repose, non sur des principes démontrés ou évidents par eux-mêmes comme les axiômes de la géométrie ou sur des faits acquis et toujours vérifiables, mais sur un *Postulat* qui n'est qu'une hypothèse métaphysique, impossible à justifier expérimentalement, au moins dans l'état actuel de la Science.

L'auteur parle ainsi de sa conception : « C'est la dernière conséquence d'une longue chaîne de déductions logiques dont la prémisse majeure est, il est vrai, une hypothèse. Mais c'est une hypothèse inductive qui fait sa preuve en synthétisant tous les faits naturels connus, et en montrant qu'ils sont tous, sans exception, la conséquence d'un fait principe, unique, éternel et universel : l'atome

substantiel fluide, infiniment actif, expansif et répulsif... Mon espérance est de clore pour jamais la période d'antagonisme des deux écoles qui, sous le nom de spiritualisme et de matérialisme, se sont partagé jusqu'ici le monde des penseurs, et de les amener à signer la paix sur le terrain neutre du [substantialisme, comme les polygénistes et les monogénistes ont été obligés de s'accorder sur la théorie de l'évolution, qui les a mis dos à dos. »

Ce rôle d'*ange de la paix* est bien fait pour séduire une imagination féminine, même quand la femme est *une savante*. La tentative est belle, du reste, et ce n'est pas nous qui voudrions en amoindrir la valeur, alors que, même chimérique, une conception métaphysique de cette importance suffirait à prouver notre thèse de l'égalité intellectuelle des deux sexes en montrant, *ipso facto*, que la femme peut s'élever aux plus hautes spéculations de la pensée.

Cependant malgré nos sympathies pour l'entreprise et notre grande estime pour les facultés de l'auteur, et à cause même de cette grande estime, nous ne pouvons nous dispenser de faire des réserves sur la méthode suivie et la solution téléologique annoncée dans ce premier volume d'un ouvrage, qui en aura sans doute plusieurs et dont ce volume ne représente guère que l'introduction ou quelque chose comme l'*esquisse* d'un système pour lequel on a voulu prendre date.

Sur la question de méthode, bien que nous ne soyons pas de ceux qui méconnaissent l'importance de la métaphysique et que nous affirmions même l'indispensabilité de son rôle dans la recherche de la vérité, nous croyons que c'est en faire un emploi dangereux et inutile que de mettre à la base d'un essai de systématisation générale un *à-priori* métaphysique. Cette façon de procéder a eu sa raison d'être et son utilité dans le passé. On lui doit tous les grands systèmes religieux et philosophiques dont a vécu l'humanité. Elle a donc rendu des services éminents, bien que tous les systèmes qu'elle a produits fussent faux, en tant que systématisation générale des choses, et que chacun d'eux n'ait jamais représenté qu'un aspect de la vérité éternelle mêlé à beaucoup d'erreurs et à beaucoup d'ombre, alors même que le *système* venait, pour un temps, répondre aux aspirations des âmes et satisfaire aux besoins qu'ont les hommes réunis en société de savoir, ou de croire savoir, pour agir et se déterminer.

Donc nous rendons justice aux systèmes. Il en est peu qui n'aient apporté à l'esprit humain quelque chose qui lui avait man-

qué jusque-là et n'aient préparé ainsi l'avènement de synthèses religieuses et sociales plus larges, plus compréhensives, répondant par conséquent à un état supérieur dans la vie de l'espèce. Mais il nous semble que le temps des systèmes est passé. Non pas que l'homme puisse se passer jamais d'une conception générale du monde et de la vie, mais la science de nos jours peut y suffire et doit nous la fournir, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à un *à-priori* métaphysique ou théologique indémontrable et qui ne contient jamais que ce qu'on y a mis. En demandant à la science, ou plus exactement à l'ensemble encyclopédique des connaissances humaines, ce que la philosophie a demandé, jusqu'ici, soit à la croyance religieuse, soit à la spéculation métaphysique, c'est-à-dire, en fin de compte et dans les deux cas, à l'imagination et à l'hypothèse, la philosophie se placera sur le terrain d'une véritable positivité, et les conceptions synthétiques qu'elle formulera sur l'ensemble des choses, pour appartenir au domaine de l'abstraction, n'en seront pas moins des jugements portés *à-posteriori* et en connaissance des choses, sur des faits d'observation et d'expérience, qu'on aura plus ou moins généralisés et dont il sera donné à chacun de déduire logiquement les conséquences pour en faire l'objet idéal de ses croyances personnelles.

Quant aux systèmes, qu'ils soient religieux, et se rattachent à la donnée théiste, polythéiste, panthéiste ou même athéiste, qu'ils soient philosophiques, et procèdent de la donnée spiritualiste, matérialiste, substantialiste ou même nihiliste, il nous semble qu'ils ont donné tout ce qu'ils pouvaient donner à l'humanité et que l'aspect particulier de la vérité que chacun d'eux représentait étant épuisé, il est temps de s'élever à une conception synthétique et en même temps positive de l'ensemble des choses. Pour obtenir une telle conception, il faut s'abreuver aux sources inépuisables des réalités objectives et subjectives de l'immense univers en le prenant tel qu'il nous est décrit et raconté par la science, c'est-à-dire tel qu'il nous apparaît avec sa multiplicité *phénoménale*, toujours nouvelle, et son unité *nouménale* (1), durable et

(1) *Nouménal*, adj. du substantif *Noumène* (*νοῦμενος*). Ce mot comme l'indique l'étymologie *νόος* ou *νοῦς*, raison, esprit, intelligence, désigne ce qui appartient à la raison ou ce qui est conçu par l'intelligence comme révélé par le sens interne, par la conscience : Ainsi les idées de loi, de cause, de principe, en un mot tout ce qui ne nous est pas donné par les sens ouverts sur le monde extérieur.

persistante. Mais quel que soit le point où s'arrête la Science acquise, à un moment donné, il faut bien comprendre qu'au-delà de ce point, l'esprit humain trouvera toujours devant lui le champ sans limite de l'Idéal, qu'il sera libre de parcourir librement, en allant aussi haut qu'il pourra atteindre, à l'aide de la spéculation philosophique ou de la foi religieuse : cela est nécessaire. Il faut que l'Idéal marche devant nous pour que nous soyons entraînés à repousser plus loin, toujours plus loin, les bornes de notre savoir, en nous rapprochant de plus en plus de la perfection morale.

Nous craignons d'ailleurs que Madame Clémence Royer n'arrive un peu tard pour proposer une solution métaphysique du grand problème. L'heure des grandes conceptions de ce genre n'est-elle point passée ? Après Kant, recommencer Descartes et Spinoza et Leibnitz, ces grands rêveurs de la pensée ? Que reste-t-il d'Hégel, grand penseur, lui aussi, et plus rêveur encore ? Qu'en reste-t-il, après un demi-siècle ? Pourquoi *métaphysiquer* encore et se creuser la cervelle avec les abstractions quand le télescope suffit à explorer les mondes et que le microscope nous révèle tous les mystères de la vie à la surface de la terre ? Le moindre fait spirite a plus de valeur pour la connaissance psychique et physiologique de la personne humaine que toutes les raisons morales et que toutes les élucubrations métaphysiques des philosophes. La balance, en nous apprenant qu'aucune parcelle de matière ne se perd dans le monde et la thermodynamique, en montrant que toutes les forces cosmiques se ramènent au mouvement, nous permettent de conclure que la vie suffit à nourrir la vie et que nous n'avons pas à supposer un commencement à l'Univers, et à chercher en dehors des êtres et des mondes soit le principe de mouvement qui meut chaque atome, soit la pensée directrice qui préside au céleste concert.

* * *

Si nous blâmons Madame Clémence Royer d'avoir édifié sa conception générale sur une hypothèse, ce n'est pas que nous condamnions l'hypothèse scientifique ni celle de l'atomisme en particulier. L'hypothèse est, avec l'analogie, sa compagne, un procédé fort utile à la recherche de la vérité, et la notation atomistique rend en chimie de trop grands services pour que nous méconnais-

sions l'importance du rôle de l'atome dans la constitution des corps. Nous croyons même que l'existence de l'atome est logiquement vraie, comme celle de la molécule l'est expérimentalement, et que c'est bien dans l'atome invisible, et non dans la molécule visible, qu'il convient de placer le dynamisme initial ou principe de mouvement propre à chaque être. Mais, alors même que cette induction serait fondée, nous n'aurions toujours atteint que l'élément primordial de l'être futur. L'être qui m'intéresse et que je veux connaître, n'est point là. Il est dans la synthèse de tous les éléments, de toutes les forces, de toutes les qualités qui le constituent, et aussi de tous les moyens de rapport dont il dispose à tous les instants de son devenir. Et cet être, c'est vous, c'est moi, c'est l'homme, l'animal, le végétal, le minéral considérés dans l'individu ou dans l'espèce, c'est la terre, le soleil et son système, tous les astres et tous les mondes, en un mot, tout ce qui est, tout ce qui existe, et particulièrement les êtres et les choses, avec lesquels je suis plus directement en rapport. Pour cela, il me faut le concours de toutes les sciences. La chimie y aura son rôle, comme science d'observation et d'expérience, et c'est elle que nous interrogerons sur la composition des corps, leurs propriétés, la constitution de leurs éléments moléculaires ou atomiques, etc., mais ce n'est pas elle qui nous apprendra ni les caractères anatomiques et physiologiques de l'espèce cheval ou du genre chat, ni les lois de la vie végétale ou animale, ni la source des idées, ni les rapports de sensibilité, d'intelligence et de conscience.

Et pour ne parler que de l'atome, lorsque nous serons arrivés à pouvoir affirmer que le point de départ de l'individu est dans l'atome, au lieu d'être dans la molécule pondérable ou dans la molécule visible au microscope, en serons-nous plus avancés ? Ne restera-t-il pas à se demander d'où vient l'atome et qui lui a donné l'impulsion première ? Et dès lors, on voit se rouvrir la vieille querelle de l'esprit et de la matière, car aussitôt le matérialiste répond avec Lucrèce, d'après Leucippe, Démocrite et Epicure qui n'en savaient rien, que les atomes se meuvent perpétuellement, d'après leur nature même et que le mode de leur mouvement est fatal chez chacun d'eux ; tandis que le spiritualiste continuera à soutenir, avec Anaxagore, que c'est le *vous*, l'esprit ou l'intelligence divine qui leur donne à tous l'impulsion, selon les lois du nombre et de

la mesure. De sorte que la vieille querelle reprend de plus belle et que vous n'avez rien apaisé du tout.

Il est vrai que ce n'est pas seulement sur l'atomisme que compte notre auteur pour détruire l'antagonisme séculaire du spiritualisme et du matérialisme, elle a un troisième *isme* à faire intervenir. Ce troisième terme qui doit concilier, en les absorbant, les deux termes antinomiques, c'est l'unité de substance ou le *substantia-lisme*. Il n'est pas plus nouveau que les deux autres. Peut-être même est-il un peu plus ancien et leur père à tous deux. Seulement il est plus connu dans le passé sous sa forme religieuse et sous son nom de *panthéisme*. L'Inde l'a connu et pratiqué de toute antiquité. Il fait le fond de toutes ses religions et de toutes ses philosophies. Il a inspiré, non-seulement le Bouddhisme et le Brahmanisme, mais longtemps avant la triade Brahmanique, il existait chez les Aryas du *Rig-Veda*, dont les hymnes sont si largement imprégnés du grand souffle naturaliste. Le Polythéisme panthéistique du *Rig-Veda*, qui remonte à une si haute antiquité, se retrouve tout entier dans la religion hellénique, mais singulièrement embelli et associé à un anthropomorphisme d'une admirable fécondité artistique. Toute la civilisation Greco-romaine est sortie de là. Et il faut bien le croire, puisque lorsqu'il eut épuisé l'idéal religieux, sorti des entrailles de cette belle race, on vit le mouvement ascendant de l'esprit humain s'arrêter ; l'antique civilisation s'obscurcir ; ses principaux foyers s'éteindre, en Grèce, en Italie, dans l'Asie mineure, et dans tout le bassin méditerranéen.

C'est alors, nous dit la tradition payenne, que le monde greco-romain, au moment d'entrer, avec le christianisme naissant, dans cette longue nuit du moyen âge, qui fut à la fois, l'âge d'enfance et le martyrologe de la nouvelle humanité, crut entendre, au fond des bois sacrés, au milieu des plaintes et des sanglots poussés par les nymphes et les divinités, qui depuis si longtemps y avaient fixé leur demeure, une voix retentissante qui disait : « Pan, le grand Pan est mort ! » (1)

Non, le grand Pan n'est pas mort. Il ne saurait mourir, étant l'âme des choses. Mais tout change et se transforme avec le temps au sein du grand tout perceptible à nos sens. Les noms même du *grand tout* changent dans la langue des hommes.

(1) On sait que cette jolie fable, sérieusement racontée par Plutarque et qu'on peut lire aussi dans Rabelais, se rapporte à peu près à l'époque où le christianisme est entré en scène.

Mais *lui*, le monde pris dans sa totalité ne change pas. Il est ce qui est, fut et sera, comme le disait, il y a trois mille ans, l'inscription du temple de Saïs. En tout cas, si le vieux Pan est mort, il y a dix-huit siècles, il n'a pas tardé à ressusciter sous le nom de *nature* avec tous ses attributs, et, sous ce nom, il n'a pas cessé d'avoir, même durant les siècles chrétiens, de fidèles adorateurs. Très florissant au 18^{me} siècle, le culte de la nature s'est quelque peu démodé au 19^{me}. Il s'est même trouvé de nos jours un philosophe assez positiviste pour s'écrier : « La nature ? quelle est cette dame ? » Et voilà maintenant qu'il se trouve toute une école d'écrivains pornographes, qui usurpent son nom sacré pour la déshonorer en la rendant complice de toutes les impudeurs, de toutes les souillures qu'ils ont dans l'âme et traînant sa belle robe étoilée dans toutes les boues et dans toutes les pourritures d'une Société dévoyée par l'amour de l'or et des jouissances bestiales !...

Heureusement la Science est comme la lance d'Achille : elle peut guérir les blessures qu'elle a faites, *pourvu qu'on connaisse la manière de l'appliquer*. C'est ainsi que la théorie évolutionniste, bien interprétée, peut et doit servir à la réhabilitation de la nature, en montrant, par le spectacle de la progression des êtres à la surface du globe, quelle est la part de cette *vierge féconde* dans la création terrestre, et faisant ainsi ressortir ce qu'il y a de réel et même de divin dans cette vague appellation.

* * *

D'accord avec Madame Clémence Royer sur une foule de points importants qui la séparent, avec nous, du Positivisme de Littré et d'Auguste Comte, comme des étroitesse de *la morale indépendante*, posant, avec elle, l'utilité de la métaphysique, dont nous prétendons faire une science positive, en la ramenant à son vrai rôle de science des principes ou des vérités premières ; désirant, nous aussi, faire disparaître l'antagonisme de l'esprit et de la matière, nous voudrions nous rencontrer avec elle sur le terrain de la Science, que nous avons cru jusqu'ici être le sien, mais d'une science se rendant bien compte de ce qu'elle sait et de ce qu'elle ignore et ne se séparant jamais de la philosophie, considérée comme *la Science des Sciences* et appelée à les faire concourir toutes à la recherche de la vérité.

Convaincu que la conciliation des systèmes se fera sur le ter-

rain de la Science et de la philosophie, nous ne croyons pas qu'il soit utile de poser la double hypothèse métaphysique de l'atome et de la substance, alors que nous pouvons constater expérimentalement que tout être est source de force et que l'autodynamisme, propre à chaque être, ne se maintient et ne se développe qu'en communiant avec les autres êtres et vibrant à l'unisson de l'universelle harmonie.

L'Unité des forces physiques pouvant être considérée comme un fait acquis à la Science, il reste à démontrer que les forces de la vie psychique, comme celles de la vie physique, sont soumises au même principe d'unité intellectuelle; qu'un dynamisme universel règle et embrasse tous les rapports, et qu'une raison parfaite, que nous pouvons appeler *Dieu*, en le définissant le *Moi conscient de l'Univers*, préside à l'ensemble d'une création perpétuelle, d'une création qui n'eut jamais de commencement absolu et n'aura jamais de fin dernière. Car si nous voyons partout les preuves d'une pensée créatrice travaillant en vue d'une fin, nous voyons partout aussi, au milieu des transformations incessantes de la force et de la matière, la vie nourrir la vie et se transmettre pour se perpétuer par le travail et l'échange, au sein d'une communion, où chaque astre, chaque monde, chaque corps, chaque cellule, chaque atome vient tour à tour puiser et reporter l'existence, en s'associant, dans la mesure de ses facultés et de ses besoins, selon sa nature et les conditions du milieu, à l'œuvre de l'ensemble. Chaque espèce, chaque individu, en jouant son rôle et faisant sa note dans l'éternel concert, accomplit ainsi, conscient ou inconscient, ses propres destinées. Et chaque être, avec ses liens d'espèce, de genre, de classes, etc., qui le rattachent à son monde et l'unissent solidairement à tout ce qui est, contribue pour sa petite part! — petite et toujours grandissante — à l'œuvre éternel de création, de conservation et de renouvellement qui s'accomplit, sans cesse par le branle nécessaire de la vie et de la mort. Et tous les êtres, nés tous également à l'état de germe, d'une pensée divine, et ayant tous à franchir, l'un après l'autre, tous les cercles et tous les degrés des existences planétaires, gravitent incessamment vers l'état divin, que tous, les uns plus tôt, les autres plus tard, finiront par atteindre, car tous sont appelés et tous sont élus, non par choix et par jugement, mais par le seul mérite de l'œuvre accomplie.

On dira peut-être qu'en parlant ainsi, tout en partant de la science, nous allons au-delà de la science acquise. C'est possible,

mais nous pensons avec M. Berthelot, l'éminent chimiste, que derrière la science d'aujourd'hui, il y a la science de demain, la *Science idéale*, et nous disons, que c'est dans cette science idéale, que l'esprit humain puise sans cesse les éléments de sa capitalisation intellectuelle. Et nous restons dans les données de la science pour raisonner, d'après ce qui est, de ce qui doit être, et prévoir ce qui sera. *Savoir, c'est Prévoir*, dit fort bien Auguste Comte.

* * *

Il y a plusieurs manières de comprendre le *substantialisme* ; mais les systèmes substantialistes ont cela de commun, qu'après avoir tout mis d'avance dans l'unité de substance, leurs auteurs savent y découvrir ensuite tous les modes, toutes les qualités, toutes les propriétés, qui leur sont révélées dans les êtres et les choses par l'étude et le spectacle de l'Univers. Spinoza, qui était certainement un grand et profond penseur, n'a pas procédé autrement. Tout son système repose sur cette double tautologie qui forme les propositions XVI et XV de l'Éthique (*De Deo* première partie):

« Il ne peut exister et on ne peut concevoir aucune autre substance que Dieu. Tout ce qui est, est en Dieu, et rien ne peut être, ni être conçu sans Dieu. » Ce qui revient au « tout est dans tout » de Jacotot.

Il nous semble que Madame Clémence Royer ne procède pas autrement, avec cette différence qu'elle ne parle pas de Dieu, qu'elle l'exclut même, systématiquement, en ne lui attribuant aucun rôle dans le tout de l'Univers. Cela se comprend, Dieu étant, de nos jours, plus démodé encore que dame nature ; mais, au fond, rien n'est changé dans les principes et les conséquences du système. On obtiendra ainsi un naturalisme sans âme et un Panthéisme décapité, mais on est sûr de retrouver dans le sac de la substance tout ce que l'auteur y aura mis préalablement. Ainsi lorsque Mme Royer nous apprend que « la substance unique est à la fois force, vie et intelligence, » nous nous attendons à retrouver ces trois propriétés de la substance dans la constitution de tous les êtres. — Et après ?

Eh bien ! après qu'on a mis ces qualités dans le tout, on va les mettre encore dans toutes les parties atomiques qui le constituent, de sorte qu'on serait ensuite bien malheureux, ou bien maladroit, si on ne les retrouvait pas dans tous les phénomènes, on

comme on dit, dans tous les modes de la substance. Ecoutez plutôt :

« Cette substance unique, toujours identique par ses propriétés fondamentales universelles, est multiple, au point de vue du nombre indéfini de ses unités élémentaires et primordiales. Ces unités, sont les atomes éternels, incréés, indestructibles, irréductibles et mécaniquement insécables, quoique étendus et impénétrables, mais en même temps sensibles, conscients et spontanément actifs sous des lois fixes. Ils se diversifient seulement par leurs combinaisons, leurs juxta-positions, leurs manifestations phénoménales complexes, d'ordre toujours dynamique, selon les états différents, qu'ils peuvent affecter successivement. Ces modifications d'état, variables en quantité et en intensité, *jamais en qualité*, et qui n'altèrent jamais leur nature interne, suffisent à produire tous les faits attribués à la matière et à ses forces, aussi bien que ceux qu'on a coutume d'attribuer à l'esprit et à ses facultés. Ils agissent partout et toujours avec autonomie, non-seulement comme principes passifs, physiques ou mécaniques, sous la règle des lois mathématiques, mais encore comme principes psychiques et actifs de vie et d'intelligence, c'est-à-dire qu'ils sont capables de sensation, de pensée, de raison, sous l'empire des lois logiques. » — Ils ont tout, quoi ! tout, hors la liberté créatrice ; mais l'absence de ce don suffisamment qualifié par ces mots « *jamais en qualité* » (que nous avons souligné) suffit pour stériliser toutes leurs belles facultés. Vos atomes n'ont qu'un tort, belle dame, mais il est irrémissible : ils sont *tous le même*. — Ainsi le voulait l'unité de substance. C'est logique, mais c'est mortel pour le système. Il n'y a pas de variété réelle et de communion féconde là où les êtres ne se différencient pas en qualité aussi bien qu'en quantité et en intensité. Vous obtiendriez, peut-être ainsi, d'harmonieuses symphonies dans le concert des choses, de la mélodie point, d'idées aucune, et jamais rien de nouveau dans la création, une fois faite. Mais on crèverait d'ennui dans un pareil monde, comme à l'audition de certaines musiques trop savantes !

Heureusement, le bon Dieu a mieux fait les choses telles qu'elles sont, et il me suffit de jeter un coup d'œil sur le monde, qui est à ma portée, pour me croire fondé à déclarer indéfinie et inépuisable la diversité qualitative, soit des atomes, soit des êtres, (selon que nous regarderons les idées archétypes des êtres ou les êtres sous

leurs formes corporelles, interrogés, à tel ou tel moment de leur devenir). Et non-seulement je constate, entre les êtres, des différences de qualités, mais je constate que des qualités nouvelles font à chaque instant leur apparition dans le monde. Ce qui me permet d'affirmer que la puissance créatrice est infinie et ne s'arrête jamais dans l'ensemble de ses œuvres, alors même qu'elles sont ou nous paraissent intermittentes, par rapport au milieu fort borné qu'il nous est donné de connaître.

Ayant suffisamment blâmé la méthode du livre, nous nous bornerons à regretter que Madame Clémence Royer, au lieu de nous parler de cette *belle inconnue* de substance unique, qui a toutes les qualités, et de ces atomes si bien élevés, qui se les partagent toutes, et que nous sommes condamnés à ne jamais rencontrer dans le monde, n'ait pas appliqué tout bonnement à l'étude des êtres eux-mêmes, tels qu'ils se manifestent à nos regards, dans leur corporéité objective et subjective, les belles facultés d'analyse qu'elle possède. Elle nous eût certainement appris quelque chose et nous l'aurions suivie avec grand intérêt lorsqu'elle nous aurait montré dans des synthèses faites, comme elle dit, « de *vie*, de *force* et de *intelligence* », la substance, si substance il y a, ou plus simplement les êtres, chacun à son rang et selon ses qualités d'espèce, de genre, de classe etc. . ., s'élevant progressivement vers l'état conscient, pour marcher de là, libres et responsables, à la conquête du *bien suprême*.

Tel est en effet le concept de son éthique : « *la marche des êtres vers le bien suprême*. » Et c'est là vraiment que se trouve le point lumineux. Cette introduction de tous les êtres dans le domaine de la morale, que nous devons au *Transformisme*, est peut-être la plus belle conquête intellectuelle des temps modernes. Nous la trouverons magistralement exposée dans le beau livre de Herbert Spencer : *Les bases de la morale évolutionniste*. Mais il convient de donner acte à Madame Clémence Royer de la simultanéité de pensée, qu'elle réclame pour son œuvre, avec celle de l'auteur Anglais, en ce qui concerne l'application de l'évolutionnisme à la morale.

Nous ne dirons rien de cette partie de l'œuvre qui répond plus particulièrement au titre principal du volume : *Le bien et la loi morale*. Nous aurons occasion de traiter la question de l'introduction de l'évolutionnisme dans la morale en parlant du livre de Herbert Spencer. Nous montrerons alors ce qui manque à ce point de vue.

Il y manque deux choses : Dieu et la liberté. Je sais bien que de nos jours, on croit pouvoir se passer du premier terme, qui, dit-on, a fait son temps, mais on n'est pas disposé à se passer du second. Les deux termes, bien compris, sont inséparables. Il les faut tous deux pour que le Progrès soit autre chose qu'un simple développement et comme un écoulement fatal du tout dans les parties. Si le progrès n'est pas une création, si l'homme, dans la sphère de son activité, n'est pas créateur avec Dieu, il n'est pas libre. La liberté n'est pas dans le choix entre deux fatalités. La liberté a sa source dans la volonté, mais dans la volonté créatrice. Etant donné un ordre universel qui s'impose, je ne puis faire acte de liberté que si, connaissant les lois de la sainte harmonie, je sais sans les troubler, et, au contraire en les utilisant, introduire du nouveau dans le monde. Tout est là. Je veux dire : la liberté, le progrès, Dieu et la moralité humaine ! Vous croyez l'Univers éternel ? Je le crois aussi. Mais, en même temps, j'affirme, moi, la création éternelle, et je la prouve en montrant qu'il s'introduit sans cesse, dans le monde, des formes, des êtres, des idées, des combinaisons, des associations qui n'existaient pas auparavant. Une idée, sortie, à un moment donné, d'un cerveau humain, peut, en faisant la lumière dans les âmes, changer le courant des choses et épargner à l'humanité, des siècles de guerre et de rétrogradation.

L'histoire de l'affranchissement du genre humain est aussi celle de ses inventions et de ses découvertes. Donc l'homme est créateur ! Mais il ne crée pas tout seul, et il n'est pas éternel, et ce n'est pas lui qui a créé le monde ? Non, sans-doute, il ne fait rien tout seul, mais si, communiant avec la vie et la raison universelle, et s'élevant à travers des vies toujours renaissantes, il apprend à disposer de plus en plus des forces de la nature,

Etant maître de soi comme de l'Univers,

qui peut dire les limites de son agrandissement !....

En tout cas, on ne risque rien de lui montrer que le progrès intégral, pour l'être doué d'activité, de volonté, de conscience et de raison, en se perpétuant au sein de l'humanité, ne saurait avoir d'autre terme que la perfection dans la plénitude de l'existence. C'est là vraiment le *bien suprême*, et ceux-là font fausse route et manquent de logique, lorsque, appliquant la loi du progrès évolutionniste à la morale, ils donnent pour fin à la vie morale, la conquête du bonheur. Le bonheur est une chimère. La fin du progrès, en

morale comme en tout le reste, ne peut-être que la perfection dans la solidarité universelle.

Ch. FAUVETY.

ETUDES SUR SWEDEMBORG.

Voici la suite de notre premier article inséré dans la *Revue Spirite* d'octobre 1881.

Avignon, 6 novembre 1881.

II.

Pour Swedemborg la vie n'est autre chose qu'une préparation à la mort qui, elle, n'est que le commencement d'un autre mode d'existence. Mourir, c'est entrer dans le monde des Esprits; ce n'est ni le ciel ni l'enfer, c'est un monde intermédiaire par lequel il faut passer. La mémoire, la pensée, l'amour, tous les sentiments et toutes les facultés que l'homme avait sur la terre qu'il habitait, restent après la mort gravés dans son âme pour sa nouvelle existence; il ne laisse derrière lui que son corps.

Les hommes, après leur mort, restent dans le monde des Esprits le temps nécessaire pour devenir des Anges, car ce monde est une école où ils doivent travailler sans cesse à leur instruction et leur progrès. Là ils sont soumis, comme ici-bas, à des épreuves, à des tentations, et ils combattent et souffrent jusqu'à ce qu'ils aient éliminé tout ce qu'ils avaient d'impur. Le monde des Esprits est une sorte de purgatoire que tous ceux qui meurent doivent traverser; païens, mahométans, indiens, chinois, sauvages, passent par ces lieux d'épuration pour s'élever vers les sphères supérieures. Mais les liens qu'ils ont contractés durant leur vie terrienne ne se trouvent pas brisés, ils continuent d'errer autour de la planète qu'ils habitaient et l'air qui nous entoure est plein de ces Esprits et souvent, très souvent, nous recevons d'eux nos pensées et nos sentiments.

Selon Swedemborg, ce que l'Eglise appelle le jugement dernier a déjà eu lieu sur la terre, en l'année 1757, et cela, sans bruit ni trompettes (1). « Le jour du jugement dernier, dit-il, ne signifie pas la destruction du monde. Jamais le ciel visible, ni la terre habitée ne seront détruits. La raison de cette éternelle durée est que le ciel des Anges est formé avec la race humaine. Tous les anges ont vécu de la vie des hommes. Aucun d'eux n'a été créé de prime saut dans cet état. La perfection du ciel s'accroît dans toute l'éternité, de l'influx des hommes désincarnés. Il s'ensuit que les mondes matériels ne ces-

(1) Par *jugement dernier*, la philosophie swedemborgienne entend la clôture de l'ère religieuse où les Ecritures étaient comprises *selon la lettre*. Avec Swedemborg commence l'explication selon le sens spirituel, en attendant le sens céleste qui sera manifesté dans la vie future. (*Note de la Rédaction*).

seront jamais d'exister, et qu'il y aura toujours des hommes pour les peupler. Le ciel spirituel dépend de la terre, car sa naissance, son développement et sa perfection viennent de là; un ciel ne peut exister sans sa terre. Il en est de même de l'enfer. »

Tout ceci n'a rien qui puisse surprendre un Spirite, car il trouve dans ces idées de Swedemborg le fond même de sa propre religion. Dans *le Livre des Esprits* d'A. Kardec, on voit en effet que le ciel est alimenté par les âmes des morts qui sont punies ou récompensées suivant leurs œuvres. On y voit aussi que lorsque les Esprits qui habitent dans l'atmosphère de notre globe sont trop mauvais par rapport au progrès de ce globe et de son humanité, ils sont envoyés par groupes dans des Planètes inférieures où ils sont soumis à la loi d'expiation et qui leur servent d'enfer.

Que vient donc nous dire Swedemborg ? Rien qui ne soit d'accord avec les révélations d'outre-tombe qui foisonnent aujourd'hui. Il nous dit que les morts ressuscitent et vivent encore après le trépas, et qu'ils vivent et ressuscitent dans un corps tout aussi réel que le nôtre quoique invisible à l'œil de notre corps terrestre. Il nous dit que le monde des Esprits est une épreuve que l'on est obligé de subir avant de devenir ange : les bons y deviennent meilleurs; souvent les mauvais y deviennent pires. Mais, comme toutes les épreuves, celle-ci n'a qu'une durée limitée, et à sa suite l'homme, l'âme ou l'Esprit, car ces trois mots sont synonymes, entre dans une vie nouvelle.

Suivant le Voyant Suédois, du monde des Esprits l'homme monte au ciel ou descend en enfer. Il n'y a pas de jugement comme le disent les catholiques, car tout obéit à des lois dans la création et les âmes obéissent comme les corps terrestres (elles sont elles-mêmes des corps physiques) aux lois de l'équilibre; elles se placent par affinité naturelle dans le milieu qui se trouve conforme à leur nature. Le jugement ici c'est la loi de gravitation. Nous le demandons à nos lecteurs, n'est-ce pas conforme à ce que nous dit la science ? C'est là du matérialisme, mais du matérialisme de bon aloi, car il est bien évident pour tout homme de science qu'il n'y a dans la nature que trois éléments : la matière, la force et l'esprit, et au-dessus de tout : Dieu qui gouverne l'univers par des lois. Ce qu'il faut bien se fixer dans l'esprit, c'est que Dieu a fait à l'homme le don le plus précieux et en même temps le plus dangereux, nous voulons parler du Libre-arbitre, sans lequel nous ne serions tous que des machines, des automates et sans lequel, aussi, peine et récompense n'auraient plus aucune raison d'être. C'est ainsi que l'homme, comme le dit Swedemborg, est à lui-même son ciel ou son enfer.

La constitution du Ciel a été dévoilée à Swedemborg par un événement semblable à celui qui lui dévoila la constitution du monde des Esprits. Étant Médium voyant, il eut une vision. « Dieu, dit-il m'ayant accordé la vision des choses merveilleuses qui sont dans les cieux et sous les cieux, c'est mon devoir de raconter ce que j'ai vu. En faisant cela je remplis une mission. M'éveillant un jour du sommeil ordinaire, je tombai dans une profonde méditation à propos de Dieu, et quand je levai mon regard vers le ciel je vis au-dessus de ma tête une lumière très brillante, d'une forme ovale. Et voilà que le ciel me fut ouvert, et voilà que je vis de magni-

fiques scènes : les anges debout, formant un cercle et conversant les uns avec les autres. Comme j'étais très curieux de savoir ce qu'ils disaient, il me fut accordé d'entendre le son de leur voix qui était pleine d'amour céleste, et bientôt après de comprendre le sens de leurs discours qui étaient pleins de sagesse découlant de leur amour. Ils conversaient entre eux sur le Dieu unique, sur l'union avec lui et sur la Rédemption qui en est la conséquence. La matière de leur entretien était en grande partie ineffable ; il n'y a aucun mot dans aucune langue naturelle qui puisse exprimer ces choses. »

Voilà encore une fort belle idée de Swedemborg : tous les anges pris collectivement forment le ciel, mais il ne croit pas qu'aucun ange ait été créé lumineux, créé parfait ; tous ont vécu sur l'une des innombrables terres qui peuplent le firmament. L'ange est un progrès sur l'homme et il faut pour s'élever vers les demeures des Esprits purs porter en soi l'amour de Dieu et l'amour de l'Humanité. L'orgueil, l'égoïsme, la confiance en soi-même, sont les obstacles qui empêchent de goûter les joies et les bonheurs des anges. Il ne faut pas rapporter à soi le bien que l'on fait, ni s'approprier la vérité comme un bien personnel. La valeur de la vie de tout homme se mesure à la valeur et à la quantité de son amour.

Il y a parmi les Anges ceux qui se distinguent par un amour excessif du *Bien*. Swedemborg les appelle *Anges célestes*. Il y a aussi ceux qui possèdent l'amour excessif du *Beau*, ce sont les *Anges spirituels*. D'ailleurs le monde des bien heureux est divisé en trois zones superposées les unes aux autres et ce monde des Esprits est, comme le monde naturel, régi par la loi d'attraction. Après la mort chaque âme y va prendre sa place suivant ses vertus et ses mérites. Les anges d'un ciel ne peuvent entrer dans un autre. « Quelques anges du dernier ciel, dit Swedemborg n'étant pas encore instruits que la constitution du monde spirituel est un reflet de l'intérieur des habitants, crurent un jour qu'ils pourraient monter dans le ciel des anges supérieurs. Il leur fut permis d'y entrer. Mais lorsqu'ils y furent, ils ne virent plus que solitude. Quoiqu'il y eût là une grande multitude d'anges, ils ne purent, malgré leurs recherches, en découvrir aucun. Cela tenait à ce que le sens intérieur de ces étrangers n'était pas ouvert au même degré que le sens intérieur des Esprits qui habitent cette partie du ciel. Peu de temps après ils furent saisis d'une angoisse si intense qu'ils ne savaient presque plus s'ils vivaient ou non. Ils retournèrent bien vite au ciel d'où ils venaient. » — René CAILLÉ.

(A suivre.)

Le Gérant : H. JOLY.

Cle:mont (Oise.) — Imp. A. DAIX. — Maison spéciale pour Journaux et Revues.